

Pierre Lesou

Le Doulos

French Pulp Éditions

Policier

1.

D'un pas vif, Maur se détacha de la foule que déversait la gare et gagna le trottoir opposé.

Il voulait s'éloigner du bruit, isoler sa pensée, ne plus appartenir qu'à la colère qui grondait en lui, mais qu'il savait éphémère. Il avait besoin de la complicité du brouillard tiède et lourd, qui enveloppait la ville en cette fin d'octobre, besoin de parcourir rapidement le chemin conduisant chez Gilbert.

Maur n'était pas sûr de lui et pourtant, tout à l'heure, il lui faudrait accomplir sa tâche... Ce soir, il s'était lancé un défi et il ne devait pas flancher. Il y avait trop longtemps que ça durait. Chaque jour, sa volonté de vengeance s'évanouissait, fondait à la chaleur de l'accueil amical et sous les regards pleins de bienveillance de Gilbert.

Et Maur, toutes les fois, avait juré que demain...

Mais le lendemain, c'était encore une simple parole qui démolissait tout :

« Alors, bonhomme ? Pas trop le cafard ? T'en fais pas, va... Bois plutôt un coup. »

Cette habitude qu'avait Gilbert de dire : « alors, bonhomme », ça le désarmait, Maur. Il se trouvait sans résistance devant ces mots familiers qui rappelaient leur amitié... Une amitié récente, qui n'en était pas moins devenue solide...

Et puis, le lendemain, c'était encore autre chose... C'était un geste, une attitude... Maur rentrait, et il trouvait Gilbert, penché au-dessus du fourneau, à onze heures du soir, en train de cuisiner un des plats préférés de son ami...

« Tu vas pouvoir te régaler, mon bonhomme ! Tiens, goûte-moi ces œufs au vin ! »

Et ça refoutait tout par terre...

L'homme, dans le brouillard, marchait à grandes enjambées. Il employait un tas d'artifices pour aviver cette haine qui s'était allumée à grand-peine et menaçait de s'éteindre comme un feu de bois humide. C'était laborieux ; son truc le plus efficace consistait à évoquer des images vieilles de six ans. Mais ça ne se faisait pas tout seul.

Depuis six ans, il avait accepté l'idée qu'Arlette s'était noyée à Deauville par accident, aussi ne parvenait-il que difficilement à assimiler la révélation que lui avait faite Bobo le Clown quinze jours plus tôt : on avait tué Arlette.

On l'avait tuée d'une manière ignoble, en lui donnant le temps de pardonner, ou de maudire Maur et ses combines.

Il imaginait cette lutte désespérée. Il suivait la trop lente progression de l'eau verte et sale dans les poumons... Si Maur avait su cela, il y a six ans, il aurait arraché les barreaux de sa prison pour aller faire justice.

Maintenant, le visage d'Arlette était devenu flou, comme brouillé. Maur croyait voir ses lèvres remuer, mais il n'entendait l'appel que très faiblement.

Pourtant, il devait l'écouter, lui obéir.

Pendant qu'il était en prison, on avait tué Arlette pour s'assurer qu'elle ne parlerait pas. Prudence bien excessive, car Arlette n'avait rien d'une « donneuse »... De son côté, Maur n'avait pas dénoncé ses complices, dont la sécurité, à l'époque, ne pouvait plus guère être menacée.

Évidemment, Maur pouvait objecter que les confidences de Bobo le Clown étaient sujettes à caution... Mais n'était-ce pas là une lâche échappatoire ? Bien sûr, Bobo était bourré, lorsqu'il lui avait raconté l'histoire. Bourré à zéro. Mais cela pouvait constituer aussi une preuve de sa sincérité. Il le revoyait, le Bobo, se haussant sur la pointe des pieds pour être entendu sans qu'il lui soit nécessaire d'élever la voix. Et son regard noyé, à ce moment, était devenu grave, lucide :

« C'est vrai c'que j'te dis. Aussi vrai que je suis Bobo le Clown. Il nous baratinaut pour qu'on se mouille dans le coup. Mais nous, on n'était pas bons. Il prétendait que ta gonze nous ferait plonger un jour... C'est pour ça qu'on lui cause plus... Une salope, ce mec, je te dis !... Une vraie salope... Si René était ici au lieu de faire le con au sana, il te dirait pareil... T'es libre de pas me croire, garçon, t'es libre. Seulement, moi, je me suis bien tâté et, finalement, j'ai pensé que c'était un truc que t'avais le droit de savoir... »

Oui, d'accord, Maur était libre de ne pas croire Bobo. Mais il se souvenait très bien qu'Arlette avait peur de l'eau. C'était tout un travail pour lui faire mettre le bout du pied dans le petit bain de la piscine. Elle poussait de ces cris ! Maur l'imaginait mal se promenant seule en barque, sur la Manche... Elle y était allée avec quelqu'un. Quelqu'un en qui elle avait eu confiance...

Maur Faugel trébucha soudain, comme ça lui arrivait tous les soirs, au même endroit. Le trottoir n'était plus cimenté et le talon foulait une herbe rare qui étouffait le bruit des pas. Il parcourut encore une dizaine de mètres et parvint à la grille métallique qui, sous sa poussée, gémit brièvement, avec une inflexion presque humaine.

Au bout du terrain, long d'une trentaine de mètres, se découpait la façade claire d'un étroit pavillon à un étage. Pas de lumière aux deux fenêtres du rez-de-chaussée. Mais on apercevait une faible clarté rose, à l'unique fenêtre ovale de la chambre, située sous les combles.

Maur traversa le jardin. Il était sur le point de frapper quand la porte s'ouvrit devant lui. Gilbert l'avait entendu venir.

« 'lut, bonhomme, y a du ragoût à la cuisine. Tape-toi un Royco si tu veux... J'ai pas le temps. »

Il avait lâché tout ça d'un trait et remonté la moitié de l'escalier, pendant que Maur s'essuyait les pieds sur l'antique paillason, devant l'entrée.

Gilbert se retourna.

« Tu m'excuseras. J'ai du tapin, et puis j'attends du monde. Bouffe, on causera là-haut. »

Il disparut.

Maur entendit son pas à l'étage, le bruit d'une chaise repoussée. Il ferma la porte, se regarda dans la glace au-dessus d'une étagère qui supportait une horrible statuette exotique, et fut tout surpris de reconnaître son visage de tous les jours, sous le chapeau de toile kaki. C'est à peine si son œil lui apparut plus cerné. Pourtant, les muscles de son front lui faisaient mal, et il se sentait très fatigué. Il fit un pas vers la cuisine, puis se ravisa et se mit à monter lentement les marches qui conduisaient à la chambre.

Gilbert, occupé à une mystérieuse besogne, devant une table rectangulaire près de la fenêtre, se retourna et considéra Maur attentivement pendant quelques secondes. Son regard se voila :

« Quand c'est que t'auras une autre bobine ? Merde, je me demande bien pourquoi tu t'esquintes le tempérament comme ça ! »

Il tenait d'une main une petite pince nickelée, et, de l'autre, un objet rond, brillant.

Maur, pour toute réponse, haussa les épaules et s'approcha. Gilbert reprit son travail. Il portait, comme d'habitude, sur sa chemise dont il avait retroussé les manches, un vieux gilet de laine troué, dont le vert avait viré au jaune sale. Ses cheveux retombaient en mèches désordonnées, raides, noires et grises. Maur vit un petit tas scintillant sur la toile cirée, piquée de brûlures de cigarettes.

« Je te dis de pas t'en faire, voyons ! Attends un peu... Si tout se goupille bien, quand on aura été au fade¹ avec Nuttheccio et Armand, je te refilerai un bouquet... Hé ! Pose ton cul ailleurs que sur la carante², bon sang, elle tient pas en l'air !... Allez, change de tirelire, ôte ton Bada, déloque-toi et descends bouffer... Il pleut dehors ? »

Maur ne répondit pas à la question.

¹. Touché sa part.

². Table.

« Bouquet... bouquet... grommela-t-il, sans quitter le coin de la table. C'est pas mon genre d'attendre que les autres se mouillent, pour toucher de la relancette. Ou alors, j'ai plus qu'à me déculotter...

– T'assois pas sur la table, j'te dis... Et te mets pas devant la callebombe ! T'es vachement excité ce soir, on dirait... Ça ne va pas ? »

Gilbert leva les yeux sur son ami.

« Qu'est-ce que tu disais à l'instant ? reprit-il.

– J'sais plus c'que j'disais... »

Maur, éclairé d'en dessous par la lampe de chevet, posée au milieu de la table, était à peine reconnaissable. La lumière fouillait l'œil bizarrement, jusqu'au fond de l'orbite, allumant dans la pupille un feu insolite qui contrastait avec l'expression lasse du visage, creusé d'ombre.

Évidemment, plus de cinquante mois de centrale, ça n'arrange pas le moral d'un bonhomme. Dans le temps, Maur était costaud... Maur la Châtaigne...

C'était la Châtaigne qui avait permis à Bobo le Clown, à René et à lui, Gilbert, de « s'arracher », de prendre le large.

Maur était resté aux prises avec une demi-douzaine d'adversaires. Il leur avait tenu tête. Peut-être leur aurait-il échappé, si les flics n'étaient pas arrivés...

Maur avait écopé de cinq ans de « récluse », pour vol avec effraction et association de malfaiteurs...

Ensuite, il avait bénéficié de quelques mois de remise de peine pour bonne conduite, que la direction de la centrale de Rouen avait demandés. Maur n'était pas passé en « flag³ ». On l'avait laissé au régime cellulaire pendant que se poursuivait l'enquête pour découvrir ses complices, enquête, d'ailleurs, qui n'avait rien donné. Il était sorti de Rouen après quatre ans et cinq mois de détention.

Maur la Châtaigne !...

Un surnom qui ne convenait plus guère à cette grande carcasse d'un mètre quatre-vingt, tout émaciée.

Gilbert se replongea dans son travail.

Ses pinces écartèrent les minuscules griffes qui retenaient le diamant à sa monture. Il reposa l'outil, choisit un petit ciseau pointu qu'il inséra de force dans l'enchâssement, et fit une pesée. La fine gouttelette roula sur la toile, allumant sur ses facettes des éclairs fauves.

³. Flagrant délit.

Maur parut s'y intéresser.

« Qu'est-ce que tu branles ? » demanda-t-il.

Gilbert souleva les épaules.

« J'ai affaire à deux fourgues, dit-il. Un pour les diams et l'autre pour la joncaille...

Histoire de compliquer les choses. Aucun de ces enflés ne veut prendre la camelote telle quelle. »